

NAELE EVYLIAN

MAINTENANT ET
ALORS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524173

Dépôt légal : janvier 2026

Elle a un billet, elle part

Combien de fois ai-je arpenté, solitaire ou accompagné, les abords de la gare du Nord et ses quais bondés, à l'odeur pénétrante si particulière, faite de métal chaud, de promesses d'inconnu, de voyageurs pressés et anxieux et d'espérance d'aventures ?

Il y a d'abord eu, dans les années 60, mes propres voyages vers Londres, seul au début, puis avec ma femme, Annabelle, jusqu'à mon dernier retour malheureux avec Marianne, notre fille, alors juste âgée d'un an...

Puis, au début des années 80, j'ai accompagné Marianne, qui allait perfectionner son anglais chez Bernie, un ancien collègue avec qui j'ai gardé, au fil des ans, des liens d'amitié très forts après le drame qui m'avait frappé.

Lui aussi, je l'ai souvent accueilli lorsqu'il venait en France me rendre visite avec sa femme Linda et leur fils, Brian.

Puis Brian, lorsqu'il fut assez grand pour voyager seul, vint à son tour chez moi passer quelques semaines chaque année, apprendre le français...

Aujourd'hui, en ce matin radieux de juillet 2002, c'est le tour d'Annabelle, ma petite-fille, la fille de Marianne, de traverser la Manche, pour améliorer son anglais qu'elle parle déjà bien, et passer quelques semaines chez Bernie et sa famille.

Cela fait bien 50, voire 70 fois, peut-être même 100 en 40 ans !

Depuis que l'Eurostar est en service, les accompagnateurs doivent rester confinés sur la mezzanine au-dessus des quais, juste avant le passage sous douane. Alors qu'elle passe le contrôle, Annabelle me fait un dernier geste de la main et me lance un sourire où je devine le plaisir qu'elle ressent de partir pour Londres.

« Mon Dieu, comme elle ressemble à sa grand-mère ! »

La mère d'Annabelle, ma fille Marianne, est née pendant notre séjour à Londres, en 1964, en même temps que Brian à quelques semaines près. Depuis toutes ces années, nos deux familles ne se sont pas quittées, si ce n'est des yeux, d'amitié.

Et pourtant, depuis 1965, depuis le jour où j'ai quitté Londres, un matin triste d'automne, alors que Marianne n'était qu'un bébé, je n'ai jamais remis les pieds en Angleterre.

Marianne était souvent allée à Londres chez « *Uncle Bernie* ». Ainsi, les deux enfants, plus que deux cousins, ont presque grandi ensemble, se retrouvant régulièrement à Pâques et en été d'un côté ou l'autre de la Manche.

Aujourd'hui, la tradition se perpétue avec leurs enfants. Annabelle s'en va partager pendant quelques semaines la vie de Stella, la fille de Brian. Plus tard, vers la fin des vacances d'été, elle aussi viendra en France, chez Marianne.

Et moi, Bernard, le grand-père d'Annabelle et le « grand oncle » de Stella, je m'attache avec toujours autant de plaisir à être présent et attentif lorsque les filles sont en France.

En Angleterre, Bernie, lui aussi grand-père et « *grand uncle* » joue à son tour le même rôle flegmatique, protecteur et placide.

Cette année, c'est la dernière fois qu'Annabelle part en vacances à Londres. Elle a décidé que l'année prochaine, après son bac, elle y retournerait pour travailler tout l'été, avant de poursuivre ses études supérieures. *Uncle Bernie* a déjà fait les démarches nécessaires et lui a déjà trouvé un stage. Il me l'a annoncé il y a seulement quelques jours d'un air malicieux en ajoutant « Je ne te dis rien pour l'instant, mais si ta petite-fille fait l'affaire et si le stage l'intéresse, tu auras certainement une grosse surprise, qui devrait, je l'espère, te faire plaisir ! »

Je n'en sais pas plus, mais j'ai confiance en mon vieil ami et, comme je refuse de me perdre en conjectures, j'ai décidé simplement qu'Annabelle m'annonce elle-même la nouvelle. Ils devraient en discuter tous les deux pendant ce séjour.

Maintenant, après le départ du train, comme à chaque fois que j'accompagne Annabelle à l'Eurostar, et auparavant sa maman, je repartirai à pied me promener dans Paris avant de rejoindre ma maison, en banlieue. Je sais que cela me permettra alors de me remémorer, avec une nostalgie bienfaisante, les années de ma vie londonienne d'alors...

Bernie, pourtant, à l'occasion de ses visites en France, a toujours tenu à m'aider à conserver des liens avec son pays.

C'étaient toujours des petits cadeaux faits pour que je garde vive en moi l'âme de la culture britannique. Par exemple, chaque fois que les Beatles sortaient un nouveau disque, Bernie m'en procurait un exemplaire, pour me rappeler combien ma femme aimait leur musique. Il dut arrêter en 1970, lorsque le groupe se sépara, mais j'ai ainsi appris à apprécier et même aimer ces mélodies qui ne m'avaient pas enthousiasmé au départ. Aujourd'hui encore, je relie souvent certains moments de ma vie aux paroles de quelques-unes de leurs chansons.

Ou encore, en 1977, j'ai ainsi reçu des pièces commémoratives frappées spécialement pour le Jubilé de la Reine. Elles

n'avaient aucune valeur autre que sentimentale. Puis, à l'occasion du mariage du prince Charles et de la naissance de ses garçons, j'eus droit aux mugs indispensables pour commémorer ces événements.

J'ai de souvenirs plus longs que la route qui s'étire devant moi...

Annabelle ne peut même pas l'imaginer.

Elle a son billet, elle part.

Elle a son billet, le reste l'indiffère.

Dans un ultime sourire, insouciant et détachée, Annabelle disparaît dans un wagon jaune et bleu. Dans moins de trois heures, elle arrivera à Londres où Bernie l'accueillera.

« Comme les temps changent ! Dire qu'il y a quarante ans, il fallait presque dix heures pour faire le même voyage ! »

– 1 –

J'avais épousé Annabelle au mois de mai.

Je venais d'avoir ma mutation à Londres et nous avions décidé de quitter la France dès le lendemain de notre mariage. Cela nous avait d'ailleurs tenu lieu de voyage de noces.

À l'époque, c'était encore une aventure. Il fallait prendre le train en début de matinée. Arrivés à Calais, il fallait monter dans un autobus d'un autre âge. Une fois descendus, passer le premier contrôle des douanes et monter enfin dans le *ferry* qui nous menait à Douvres. Là, nouveau contrôle des douanes avant de monter dans le train, de Londres, où nous arrivions en fin d'après-midi.

C'était long et fastidieux, mais nous étions amoureux et avides de connaître une nouvelle expérience dans un pays inconnu. Nous n'avions ressenti que la joie de fouler pour la première fois le quai de la gare Victoria. C'était la preuve tangible que nous étions enfin à Londres.

Moi-même, depuis longtemps, je rêvais de connaître la capitale de l'Empire britannique et surtout d'y vivre. Toute mon enfance avait été bercée par cette ville mythique d'où me parvenaient, par la BBC écoutée en cachette avec mes parents, des voix qui parlaient alors de liberté et d'espoir.

Plus tard, j'avais suivi les Jeux olympiques de 1948 à la radio – la qualité des retransmissions s'était, pour des raisons évidentes, beaucoup améliorée – j'avais rêvé et m'étais enflammé aux exploits d'Alain Mimoun, médaillé d'argent au 10 000 m, et de Micheline Ostermeyer, médaillée d'or au lancer du poids et du disque, médaillée d'argent au saut en hauteur tout en étant aussi une délicate pianiste virtuose.

Puis je m'étais passionné pour l'Exposition universelle de 1951 qui avait fait couler tant d'encre à cause des dépenses

somptuaires imposées à une Angleterre encore exsangue des efforts de la guerre et toujours rationnée.

C'est ce que j'ai toujours énormément admiré chez les Anglais. Leur besoin inaltérable de se prouver qu'ils pouvaient surmonter toutes les épreuves, leur envie continuelle d'aller de l'avant, même lorsqu'ils sont confrontés à la plus noire adversité. Ils n'avaient qu'une seule ambition après ces années difficiles : reconstruire et revitaliser le moral de leur population après les ravages de la Seconde Guerre mondiale.

Il y avait eu aussi le sacre de la reine Elizabeth, dont j'avais vu les images incertaines et floues sur un poste de télévision chez un ami à Paris.

Ma vie personnelle avait été bien remplie pendant cette période où le monde entier semblait vouloir se laisser entraîner dans un optimisme et un dynamisme insouciant. J'avais vécu les nombreuses expériences de l'adolescence ponctuées par des succès successifs au lycée, puis à la faculté où j'étais devenu adulte. Mes diplômes en poche, j'avais facilement trouvé un poste dans un grand cabinet d'assurances.

Depuis les premières frasques d'adolescent viril avec mes amis, on nous appelait encore parfois les zazous, je m'étais assagi. Mes fréquentations étaient devenues plus intimes, plus féminines. Les jeunes filles d'alors me trouvaient beau garçon, appréciaient ma prestance, ma bonne éducation. Les jeunes Parisiennes, en quête des preuves de leur liberté nouvellement acquise, se montraient toujours tentantes, souvent avenantes, parfois consentantes.

C'est alors que ma vie avait pris une direction nouvelle. On m'avait proposé une mutation, accompagnée d'une augmentation substantielle de salaire, d'avantages en nature, tel que ce petit appartement au centre de Londres. Presque dans la même semaine, j'avais rencontré Annabelle chez ma marraine, Éliane, et son mari, Marcel Solvet.

Ses parents avaient été invités par mon oncle Marcel. Son père, qui avait fait partie du même réseau de Résistance pendant la guerre, avait tenu à ce qu'elle les accompagne.

— Tu n’as pas connu cette période, tu étais trop petite, mais si tu veux comprendre un jour ce que nous avons vécu, tu dois venir avec nous, lui avait-il expliqué.

Elle avait à peine 2 ans en 1940 et vivait à la campagne, près de Mâcon. La guerre, croyait-elle, ne les avait pas beaucoup affectés, elle et sa famille. Elle se souvenait seulement des hivers froids et du bruit des avions, surtout vers la fin. Les absences longues et inquiétantes de son père ne lui avaient été expliquées que plus tard lorsqu’il lui avait révélé qu’il avait joué, pendant ces années difficiles, un rôle discret, mais efficace dans la résistance locale. Mais sur le moment, il lui semblait naturel qu’un papa parte souvent de la maison pour son travail. D’ailleurs, beaucoup de papas étaient souvent absents pendant ces années et pour des périodes beaucoup plus longues que celles de son père.

Les Solvet avaient fait partie du même réseau de résistance.

Elle avait donc accompagné son père et sa mère à contre-cœur, redoutant d’entendre, une nouvelle fois, le récit de leurs exploits, certes dignes d’admiration, m’avait-elle avoué avec une certaine fierté, mais à chaque fois, lui semblait-il, enjolivés dans de telles proportions qu’elle avait du mal à supporter leurs souvenirs et à cacher son exaspération.

À leur arrivée, ma tante Éliane m’avait présenté.

— Voici mon filleul, Bernard, et s’adressant lourdement à Annabelle, un beau parti pour vous, ma chère, il a à peine 30 ans !

Elle me le révéla plus tard, elle m’avait intérieurement traité de « vieux schnock ». Mais très vite, m’avait-elle avoué, elle s’était sentie intriguée. Elle n’avait pas l’habitude de rencontrer des hommes mûrs. Elle n’avait côtoyé, jusqu’alors, que des jeunes hommes de son âge, à peine sortis de l’adolescence, parfois prétentieux, toujours insoucians et trop superficiels – comme elle – lui disait son père.

Gênés tous les deux par la présentation intempestive dont m’avait gratifié ma marraine, nous avons entamé une discussion timide et empruntée parlant, comme c’était l’habitude dans ces mois difficiles, de la rigueur du temps et du futur

incertain qui nous attendait. Mais au bout d'une dizaine de minutes, nous avons déjà abordé des sujets plus intimes, ce qui nous avait permis de commencer à faire connaissance et de découvrir notre joie d'être en vie, jeunes et en bonne santé, pleins d'espoirs et d'ambitions.

À sa grande surprise, elle me trouva charmant et apprécia mon sens de l'humour. Notre conversation avait d'abord été mondaine et ennuyeuse sur le courage de ces gens qui avaient vécu la guerre, puis soudain, les yeux pleins de malice et la bouche traversée d'un sourire charmeur, je lui avais posé cette question stupide qui nous avait fait rire tous les deux :

— Vous habitez chez vos parents ?

Une fois son rire nerveux calmé, elle m'avait répondu,

— Oui, je vais toujours à la fac, je suis à la Sorbonne en Lettres modernes.

Pour montrer mon intérêt, je devins de plus en plus inquisiteur, et au bout de quelques minutes, elle admit qu'elle ne savait pas ce qu'elle ferait après sa licence et que de toute façon, bien qu'aimant lire, ses études ne la passionnaient pas outre mesure, trouvant l'atmosphère de la faculté pesante et trop conventionnelle.

— Heureusement, il y a les boîtes de jazz !

Elle était attirée, pour ne pas dire subjuguée autant par le caractère secret et défendu de la vie souterraine des boîtes installées pour la plupart dans les caves du quartier Saint-Germain que par la musique elle-même dont elle appréciait ce qu'elle appelait la sauvagerie, la vitalité débridée et les surprises continues que lui inspiraient ces rythmes endiablés.

Nous avons trouvé un sujet de discussion, car j'ai toujours aimé la musique en général et le jazz en particulier. J'avais eu 20 ans au début des années 50 et j'avais connu les derniers zazous. Le ton de notre conversation avait changé. Nous étions soudain devenus plus complices, presque intimes. Nos échanges de paroles et d'idées avaient pris l'allure d'un conciliabule plein de connivence et de sous-entendus. Nous avons continué ainsi échangeant nos points de vue sur tel ou tel musicien, puis nous nous étions aventurés sur le terrain de la littérature et étions tombés d'accord pour reconnaître que

le nouveau roman nous déroutait un peu, mais que, malgré tout, nous l'apprécions à cause de sa modernité.

En rentrant chez moi, ce soir-là, j'avais soudain décidé « C'est la femme qu'il me faut ! »

Elle m'avait charmé par son rire léger qu'elle faisait monter du fond de sa gorge.

Elle m'avait intrigué par ses yeux pétillants chaque fois qu'elle prononçait une parole anodine, mais qui s'agrandissaient et devenaient soudain naïvement sérieux dès qu'un sujet lui tenait à cœur.

Elle m'avait enjôlé par son sourire timide qui répondait au mien et qui montrait déjà que nous avions établi une réelle complicité en dépit de notre différence d'âge.

En un mot, elle m'avait conquis. J'avais six ans de plus qu'elle, mais en sa présence, j'étais soudain redevenu l'étudiant que j'avais été quelques années plus tôt.

Manifestement, elle venait d'une famille bourgeoise et aisée, avait eu une éducation qui l'avait protégée, à la fois, de la guerre et de ses privations les plus dures autant que de la médiocrité sociale qui avait été trop souvent le lot des familles les plus fragiles, victimes des événements, incapables de réagir au tumulte de ces années d'occupation. Mais le fait d'habiter en province, dans la campagne reculée du Mâconnais, sur une terre ancestrale et riche où les traditions restent, malgré tout, plus fortes que les vicissitudes passagères du temps leur avait permis, à elle et à son entourage, de traverser les épreuves sans trop souffrir. Son père, cependant, oncle Marcel me l'avait ce soir-là chuchoté, avait été très actif pendant ces années sombres.

Annabelle en avait-elle seulement conscience et cela importait-il à ses yeux ? Son sourire franc et pur révélait que ce qui était vraiment essentiel pour elle était le moment présent, source d'avenir, chargé d'espoirs, sûrement pas le passé.

Puisque j'étais déjà amoureux, j'avais décidé sans hésiter que sa philosophie était juste et que nous pourrions tous les deux la partager, puis construire notre vie commune sur ces principes.

Janvier 1962 avait été un bon mois.